Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 6

Artikel: Pensées
Autor: Amiel, H. - F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253725

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous étions une paire d'amis. Pensez ! nous ne nous quittions pas depuis tantôt dix ans, dormant côte à côte, mangeant le même pain et, après le repas, nous payant un brin de conversation. Nous nous comprenions si bien ! Il connaissait le sens de mes mots et de mes gestes; moi-même, à force d'attention et de pratique, j'avais fini par entendre son langage de chien, car ces animaux-là, monsieur, parlent tout comme nous. Ils ont une manière d'exprimer leur opinion, leurs désirs, leurs peines ou leurs joies au moyen d'aboiements différemment répétés, chantés pour ainsi dire : tantôt aigus ou caressants, tantôt courts ou allongés, selon les sentiments qu'ils ont au cœur ou les idées qui leur trottent dans le cerveau...

Cependant, les années défilaient l'une après l'autre, comme les grains d'un chapelet, et Ravageau prenait de l'âge. Dans notre métier, où l'on couche sur la dure, où l'on est exposé à toutes les changeantes humeurs de saisons et à toutes sortes d'alertes, on s'envieillit plus vite. Donc, Ravageau devenait vieux, je songeai à me procurer un jeune chien qui entrerait en apprentissage sous ses ordres, lui servirait d'aide et le remplacerait plus tard, quand le pauvre camarade serait à la fin de son rouleau. En ce temps-là, j'avais un petit pâtureau qui gardait le troupeau avec moi. Il m'apporta un jour un jeune barbet de quatre mois, intelligent et alluré, qui promettait de rendre de bons services. Nous le baptisâmes « Roussillon » à cause de la couleur roussâtre de son poil, et je le présentai à Ravageau. Dame! l'entrevue ne fut pas d'abord très amicale. Le danois regardait de travers cet étranger qui venait se mêler de ses affaires. Il tournait autour de lui, grondait sourdement en retroussant ses babines, et le finirait d'un air soupçonneux. Probablement, néanmoins, que cet examen fut tout à l'avantage du petit barbet, car, au bout de quelques minutes, Ravageau se cambra sur ces quatre pattes, lança à Roussillon une œillade plus gaie et, cabriolant lestement devant lui, l'invita d'un jappement bref à faire une partie de jeu. Le barbet s'y prêta de bon cœur; il était à l'âge où l'on est joueur et vite familiarisé. A la fin de la journée, ils s'entendaient déjà et Ravageau accroupi auprès de Roussillon léchait complaisamment son jeune camarade.

(A suivre.) André THEURIET, de l'Académie française

Pieds nus et pieds chaussés

Il y avait six petits garçons qui n'étaient pas riches du tout. En fait de chaussures, ils ne possédaient que de vieilles loques de cuir déglingué. Par les fentes entraient le vent, l'humidité, le froid; de telle sorte que soixante orteils souffraient de l'onglée.

Les six petits garçons, tout en baguenaudant de rue en rue, comme on fait quand on n'a point une existence organisée à souhait, réfléchissaient avec mélancolie à l'ennui de leur destinée.

Ils passèrent devant un bazar où ils aperçurent de splendides galoches, des galoches solides et confortables. Quand on regardait ces galoches, on en était déjà réchauffé; on se sentait d'aplomb sur ses pieds; on avait bien de l'agrément. En présence de ce spectacle, les six petits garçons restaient bouche bée. Que de félicités n'imaginèrent-ils ?

L'un d'eux n'était point un rêveur. Son pratique esprit réclamait des réalités. Il résolut de posséder une paire de ces galoches. Il fit tant et si bien, que ses camarades furent tentés comme lui.

Quelques minutes plus tard, après un bref conciliabule, le pratique petit garçon se glissait dans le bazar, faisait mine de s'intéresser à mille et mille choses, de choisir et d'être sur le point d'acheter ceci ou cela. Il manœuvra congrument. Quant il sortit, il cachait sous les plis de son médiocre veston deux galoches qu'il destinait à l'un et l'autre de ses pieds.

Un deuxième petit garçon procéda pareillement et obtint le même résultat heureux. Puis un troisième et ainsi de suite, jusqu'au dernier. Pas d'incidents.

Alors, les six petits garçons se félicitèrent de leur subtilité audacieuse. Et ils s'en furent ensemble vers la Seine. Ils s'installèrent sous un pont discret, indulgent, et qui a l'habitude d'en voir bien d'autres. Et là, en tapinois, ils commencèrent à troquer contre leurs belles galoches leurs lamentables croquenots.

Que c'était agréable! Combien ils se plurent à cette innovation!.. De mépris, ils lancèrent dans le fleuve les guenilles dont leurs pieds ne voulaient plus.

Les six petits garçons, joyeux, sentaient leur philosophie de l'existence se transformer en un vaillant optimisme et ils louaient la destinée, lorsque survint un sergent de ville des plus sévères.

La morale qu'il leur fit, on n'a point de peine à l'imaginer.

Au poste!... Il fallait, sans délayer, aller au poste.

Les six petits garçons en furent affligés. Mais ils se disaient, cependant, qu'ils iraient au poste bien chaussés.

C'est à quoi s'opposa péremptoirement le sergent de ville. Ce scrupuleux fonctionnaire ne voulut point que les six paires de galoches fussent endommagées par l'usage devant que d'être à leur légitime propriétaire dûment restituées. Les six petits garçons durent se déchausser illico.

Mais alors, le regret des vieux croquenots étourdiment jetés au fleuve leur fut amer. Il allèrent au poste — les pieds sans souliers — l'âme pleine d'épouvante. Toutefois, ils n'ont pas perdu leur journée, s'ils ont acquis un peu d'affection pour cette pauvreté que, naguère, ils dénigraient. Quand ils auront, désormais, de mauvaises chaussures, ils ne songeront pas à de prodigieuses galoches, mais à des pieds nus. Et, s'ils sont raisonnables, ils se trouveront un peu heureux. C'est la philosophie, évidemment, qu'a voulu leur enseigner le sévère, mais sage sergent de ville.

André BEAUNIER.

PENSÉES

La vie est ce chemin que suit le voyageur
Dans les Alpes, — étroit, au rebord des abîmes.
Lui, dirige son pied vers les sommets sublimes.
Et nous vers le bonheur.

L. TOURNIER.

* * *

L'homme trop circonspect manque sa destinée :
Il dissipe sa vie en rêves indolents,
Il laisse fuir l'instant, le jour, le mois, l'année :
Puis l'enfant se réveille avec des cheveux blancs.

H.-F. AMIEL.